

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Que s'est-il passé ? C'est comme si on émergeait d'un temps qui n'avait pas eu lieu. Il n'y a qu'à regarder nos agendas. Toutes ces dates. Ces rendez-vous effacés. Et pour ce qui nous concerne : 15 mai, lecture d'Alain Guillard à la BMVR de Nice ; 30 mai, 31 mai, 1^{er} juin, **Voix du Basilic** à Coaraze ; 11 juin, 12 juin, 13 juin, 14 juin, Marché de la Poésie à Paris. Où sont passés ces jours ?

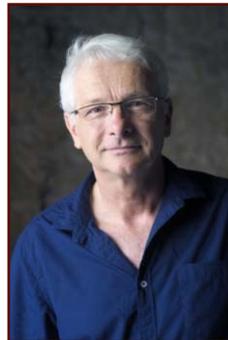
C'est un peu comme lorsqu'on passe de l'heure d'été à l'heure d'hiver, cette heure qui disparaît. Que devient-elle ? Peut-on gommer le temps ?

On dira que ces jours, chacun les a occupés comme il pouvait. Les a remplis, oui, mais comme on voudrait remplir un trou sans fond. À peine s'il nous est resté un peu de sable dans les mains. Et dans ce peu de sable : un poème ? une phrase ? un livre qui (nous) aurait retenu(s) à quelque chose de réel ?

Nous avons été gavés de mots comme des oies pour Noël, sauf que ce n'était pas notre foie qui en souffrait, mais notre cerveau qui en était saturé, nos pensées à ce point submergées qu'avoir une pensée propre devenait certains jours un labeur insurmontable. Débats, études, déclarations, journaux de confinement, chroniques, articles, contre-articles, tout le monde s'y est mis, des plus avisés à ceux qui n'avaient d'autre ambition que de ne pas être oubliés des grandes messes mass-médiatiques. L'intelligence y avait rarement sa part. Mais l'assourdissement, oui. Une sorte de cacophonie qui, le soir venu, toutes télé déployées, remplaçait à travers les rues le va-et-vient automobile que le confinement imposé avait fait taire. Tout ça nous ballottant entre crainte et facile réassurance. De toute façon, où aurions-nous pu fuir ? Dans le silence ? Lorsque l'esprit pensait pouvoir proclamer son autonomie et sa liberté, la maladie était là qui le ramenait à ce rêve d'illuminé que nous vivions tous ensemble.

Alors les livres ?

J'en sais plus d'un pour qui les livres s'étaient refermés sur eux-mêmes.



SOMMAIRE

Éditorial par Michel Séonnet
Président de l'Association des Amis de l'Amourier1, 2

Voix du Basilic 2020... « effacées ? »
quelques photos au fil des ans.....2

Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :
Les « Pétroleuses » d'Édith Thomas
par Alain Freixe3

N'oublie pas la lumière avant de...
d'Alain Guillard
par Françoise Oriot4

Elle, au loin de Marie-Hélène Bahain
par Marie Jo Freixe5

Journal intermittent de Raphaël Monticelli6

Les photographies qui ponctuent ce numéro illustrent nos Voix du Basilic au fil des ans.

Comme si le récit qu'on nous faisait quotidiennement subir écrasait la possibilité de tout autre. Y eut-il homme ou femme pour écrire un *Roi Lear* comme Shakespeare le fit pendant la peste ? Si cette pandémie a quelque chose d'exemplaire, c'est d'être le modèle exalté d'un monde de brouhaha effaçant toute possibilité de sens.

Se taire ?

Comme celui qui, de plein jour, n'ajoutant rien au jour, circulait néanmoins une lampe à la main en criant « Dieu est mort », sommes-nous acculés à murmurer des mots inaudibles, à les écrire, les publier, en criant « La communication est morte » ?

Dans ce défi déraisonnablement relevé, il nous faut alors marquer de deux bornes l'étrange parenthèse qui nous tint quasi cloîtrés. Deux livres publiés aux éditions de L'Amourier. L'un, d'Alain Guillard, paru aux derniers jours du temps d'avant – *Et n'oublie pas la lumière avant de...* L'autre, de Marie-Hélène Bahain, *Elle, au loin*, paru aux premiers jours de ce qui se voudrait un « après ». Peut-on penser que c'est seulement hasard si ces deux ouvrages interrogent la mémoire autant que la folie ? Quel avenir donner à la mémoire de ces jours volés pour éviter qu'ils ne deviennent notre quotidien lobotomisé ? Trouverons-nous

chemin dans ce qui nous sera donné à lire ?

Dans sa note de lecture sur *Les Pétrouleuses*, le livre qu'Édith Thomas a consacré aux femmes de la Commune de Paris, Alain Freixe évoque la possibilité (le devoir ?) de « déploy(er) au présent des possibles non encore advenus » (fragment incandescent reçu de Walter Benjamin). À ce jour, nous voici bras ballants, ne sachant vers où porter ces possibles dont nous pensions pouvoir être gros. Beaucoup s'agitent. « Plus jamais ça ». « Monde nouveau ». Même le Conseil national de la Résistance se cherche un nouvel avenir. Mais la terre est bien sèche où nous voudrions semer. N'y poussera-t-il que des fruits formatés, sans saveur, comme tomates en plaines rendues infertiles d'Andalousie ?

Et puisqu'on parle de la Commune : en une semaine, les Versillais y firent, dans la seule ville de Paris, plus de victimes parmi les communaards que le Covid, en France, depuis qu'il est apparu. Mais on sait bien que disant cela, on ne dit rien, on ne sait rien.

Peut-être sommes-nous dans des temps où dire ne sait rien.

Au commencement était le tohu-bohu. Jusqu'à ce que l'esprit vînt planer sur les eaux. Nous sommes revenus à l'indécision des temps entre inexistence et commencements. Aurons-nous assez de courage pour nous saisir de l'esprit de la faible brise de cri et de révolte qui, seul, est esprit d'enfantement ?

Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier



Effacés, où sont passés ces jours ? MS

Tristement, nous avons accepté d'annuler nos rencontres «Voix du Basilic» et de les reporter au mois de mai 2021.



Clôture des Voix du Basilic 2013, autour de notre invité d'honneur, Mohammed Bennis



Voix du Basilic 2008. Autour de Bernard Noël, Jean-Luc Bayard, Denis Lazerme et Alain Freixe



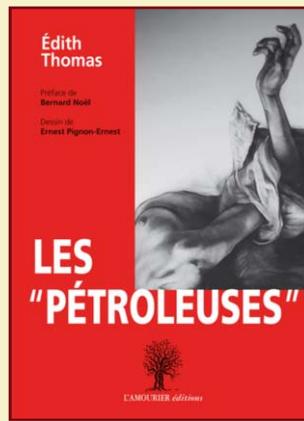
Les «Pétroleuses»

Édith Thomas

collection Bio, éd. L'Amourier

La culture est une nuit incertaine où dorment les révolutions d'hier, invisibles, repliées dans les pratiques – mais des lucioles et quelquefois de grands oiseaux nocturnes la traversent, surgissements et créations tracent la chance d'un autre jour ».

Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, 1974



Il est rare que les éditions L'Amourier publient des textes déjà parus. Et bien, avec cet essai d'Édith Thomas, sur les femmes, sur leur rôle pendant la Commune de Paris, publié donc chez Gallimard en 1963, c'est le cas.

Et disons-le, cette version enrichie d'une préface de Bernard Noël et d'un dessin de couverture d'Ernest Pignon-Ernest, est heureuse ! C'est une seconde vie donnée ici à ces « Pétroleuses ».

Arrêtons-nous sur ce nom.

Insistons d'entrée sur cette audace d'Édith Thomas : revendiquer cette dénomination est manière de subvertir le mensonge et l'insulte.

Demandons-nous ensuite si ce mot fait encore peur ? Si l'imagerie construite de toutes pièces par la propagande versaillaise hante encore nos imaginations, si elle a résisté au temps, aux approches historiques ? La réponse est non bien sûr. Il n'y eut pas des « pétroleuses », incendiaires, mégères mal fringuées, sales, dépenaillées, écumantes d'alcool et de rage, errant dans Paris une bouteille de pétrole et des torches à la main, en revanche il y eut des « pétroleurs » ! Agents provocateurs qui bénéficièrent de la bénédiction de Monsieur Thiers, des amateurs de peinture qui, si l'on en croit Arthur Rimbaud dans son *Chant de guerre parisien*, aimaient à « (faire) des Corots » !

Et pourtant, oui, il y eut des « pétroleuses » car c'est là le « fait certain » que met en lumière Édith Thomas : « la participation importante, massive, extraordinaire des femmes de la Commune ». La réussite de son essai est de nous faire ainsi visiter les clubs, les comités, les réunions, les cantines..., de nous montrer ces femmes à l'œuvre, de nous donner à entendre leur voix : celle de Louise Michel, André Léo, Béatrix Escoffon, Anna Jaclard... tellement d'autres qu'on ne saurait toutes les citer dans le cadre de cette note.

Ce qu'il y a d'émouvant dans le livre d'Édith Thomas, c'est non seulement qu'elle remet les femmes à leur place – la première, pour les souffrances impliquées par les privations entraînées par le siège de Paris par les Prussiens à partir du 19 septembre 1870 et les rigueurs d'un terrible hiver – mais qu'en plus elle les nomme. Si la volonté des oppresseurs, c'est de toujours dissoudre les personnes dans l'anonymat – un simple numéro – il faut saluer tous ces noms qu'Édith Thomas se plaît à énumérer. Les noms ancrent dans un espace générationnel et social. Ici, les femmes portent un nom qui du coup leur assigne une place dans

le système relationnel : cantinières, infirmières, lavandières, journalistes... Dans son essai, Édith Thomas porte ces femmes de 1871 à l'existence.

Elle effectue sur cette période qui « (garde) un pouvoir d'agitation qui n'en finit pas de relancer les passions » selon les mots de Bernard Noël qui signe une bien éclairante préface à ce livre, un magnifique travail d'historienne. Et il ne s'agit pas là de prendre la mesure d'un temps mort, de savoir comment les choses se sont réellement passées. Il ne s'agit pas de ressusciter le passé mais « on peut toujours interroger, écrit Bernard Noël, l'imbrication des événements et apercevoir dans leur passage quelque chose qui est demeuré en suspens. »

Historienne critique, c'est à cela que s'intéresse Édith Thomas. Ainsi donne-t-elle du présent à ce passé qui dans sa signification excède les limites et le lieu qui ont été les siens.

« Nous sommes attendus » aimait à dire Walter Benjamin. Osera-t-on dire que les vaincus, et parmi eux les femmes de la Commune de Paris, attendaient Édith Thomas ? En tout cas, son essai opère comme une interruption sur leurs souffrances, leurs défaites. Du coup, s'opère une bifurcation, du coup leurs actions, leur implication, leur courage dans ce moment du temps, dans cet éclair de durée – rappelons que la Commune ne dura que deux mois – change de sens. C'est comme si Édith Thomas déployait au présent des possibles non encore advenus.

On pourrait en terminer sur une parole de femme, celle de « la reine blanche » dans *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll : « C'est une pauvre mémoire, disait-elle, que celle qui ne fonctionne qu'à reculons ». Édith Thomas sait reprendre ce moment de notre histoire pour le rétablir au futur.

Allez avouons-le finalement, oui, il y eut bien des « pétroleuses » ! Il y eut bien des incendiaires ! Mais ce qu'incendièrent les combattantes de la Commune de Paris de 1871, c'est une certaine image de la femme : simple compagne, souvent soumise, trop fréquemment victime. Ce qu'elles ouvrirent dans les murailles des rapports sociaux, c'est une meurtrière dans « l'infini servage de la femme » que dénonçait Arthur Rimbaud dans sa *Saison en enfer*. Pour qu'entre toujours plus de lumière, travaillons à l'élargir. Lent est le temps révolutionnaire !

Alain Freixe

Les « Pétroleuses », 24,00 €

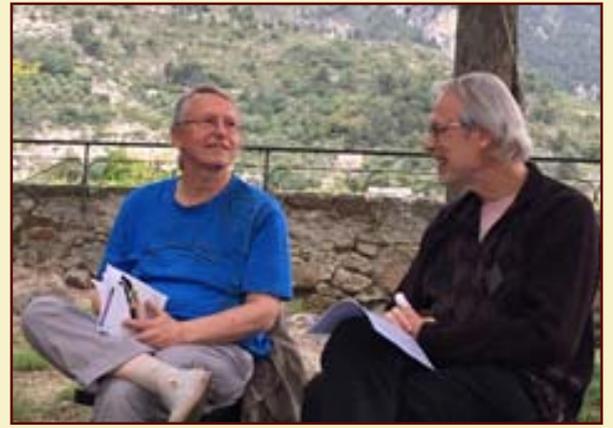
Lire des extraits



Et n'oublie pas la lumière avant de...

Alain Guillard

collection Fonds prose,
éd. L'Amourier



Alain Guillard, Coaraze, juin 2020

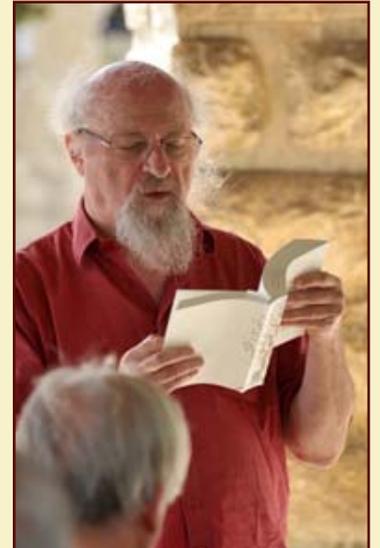
Où s'abreuver quand manque le désir premier, le désir de vivre ? Pour Pierre Sannon (sans nom ?), le personnage principal du récit d'Alain Guillard *Et n'oublie pas la lumière avant de...*, le premier refuge sera l'alcool. Un univers que ceux qui n'y vivent pas jugent violent, avec ses accidents, ses rechutes, ses vies écourtées, mais qui ouvre à Pierre, dans la pénombre fraîche d'un bar, *l'état de paix que l'alcool permettait d'atteindre, nettoyant de toute énergie, tout désir*. La fragilité vient de l'enfance, de la mésentente des parents, de leur divorce. Sans répit montent les images, les scènes douloureuses, les disparus (frère, parents, tante et grand-mère), les amis turfistes, les séjours à l'hôpital, les rencontres amoureuses, sexuelles. Pierre ressasse, il aime à se rappeler. *Ainsi, la vie ne l'effrayait plus ; enfermée, ficelée dans l'enclos de sa mémoire, elle ne risquait de surprendre sa vigilance, de se frayer un passage à son cœur*. L'alcool anesthésie, console, autorise le rire *tranquille de la vie, heures coulées à l'abri de la vie*.

En contrepoint de ces réminiscences, les essais d'élucidation de Pierre : fragments de dialogues avec ses médecins, lettres d'amies ou pages recopiées de son carnet. Ce qui a été, ce qui aurait pu être.

Pierre se cherche, cherche également ce désir de vivre qui si souvent lui échappe, s'aperçoit qu'un désir différent peut émouvoir violemment son être *fluctuant* : le désir sexuel qui fait du ventre des femmes et des hommes une autre source où s'abreuver. Ses amoureuses, ses amants furtifs, ses pratiques de soumission liées à celle du travestissement, ces preuves de son *indistinction sexuelle associée, selon le psy, à ses parents*, si elles ne restaurent pas la permanence de l'être, sont jouissances fortes, parfois plénitudes.

Entre Georges Bataille et Hubert Selby Jr, se raconte, chaotiquement, la vie privée de direction d'un homme auquel le poète Alain Guillard prête son extrême sensibilité aux variations de lumière, présence d'oiseaux, feuillages, atmosphère des rues, des champs de courses... Une attention intense au monde et aux êtres qui explique l'incapacité de Pierre à apprendre à se défendre, à se cuirasser, à se protéger, à satisfaire sa soif. Cette errance est écrite dans une langue saccadée, au fil d'une partition rythmée de phrases interrompues, de mots en italique qui sont comme des accords plaqués. On croit entendre le solo d'un saxophone échappé du *Charlie Birdy* qui finirait par porter Pierre *vivement sous la pluie. Joyeux de cette pluie sur lui. Gamin sur des chemins de vacances*.

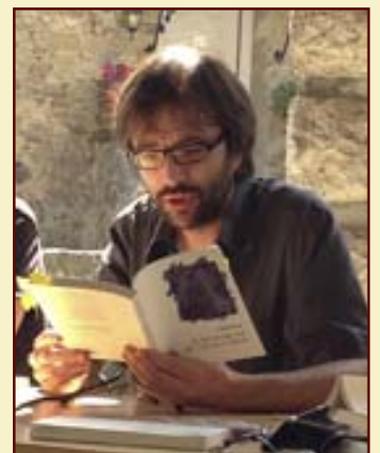
Françoise Oriot



Michaël Glück, Voix du Basilic 2017

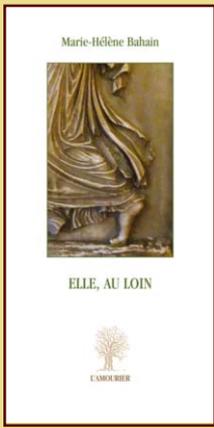


Bernard Noël, Voix du Basilic 2008



Cyrille Latour, Voix du Basilic 2015

Et n'oublie pas la lumière avant de..., 16,00 € / Lire des extraits



Elle, au loin

**Marie-Hélène
Bahain**

collection *Thoth*,
éd. L'Amourier

Entrons dans ce texte comme nous y invite l'auteure par ses adresses au lecteur et les partages d'œuvres suggérés par la narratrice ou ses personnages.

Voici donc les trois protagonistes : Alex, un homme peintre, Lor, une femme amoureuse des mots, et la narratrice. Celle-ci est si proche du peintre qu'il va lui donner, sous forme d'un dossier, d'un livre-coffre empli de cartes postales, et par ses récits dans leurs conversations, les éléments d'un autre récit écrit dans l'empathie ; « *Toute une sève qui s'infiltré en moi et me permet d'écrire l'histoire* », écrit-elle.

Au seuil de ce récit, dans une sorte d'avant-propos il y a également rencontre entre la narratrice et Lor, occasion d'un échange sur la Littérature, étonnant dans un vernissage où l'on attendrait quelques considérations sur la peinture. Mais cet univers ne semble pas intéresser Lor qui « *ne semblait être là que pour lui* ». Et quand Alex confie à la narratrice « *c'est la femme de ma vie* », le récit peut commencer, travail de mémoire, lente reconstitution d'un amour né sept années auparavant.

Avec la narratrice de cette histoire d'amour singulière, accompagnant sa démarche vacillante suivons les mouvements d'une passion vécue dans la souffrance des attentes déçues.

Impuissante, la narratrice assiste à l'enlèvement d'Alex, à son glissement vers la folie. Le personnage s'installe dans une insensibilité qui lui fait rejeter ses proches et les inquiète fort, « *sa mère espère que le temps viendra où il pourra se*

délivrer de ce qui lui empoisonne le cœur ». Mais le temps ne fait rien à l'affaire : il ne pourra chasser ce fantôme qui hante Alex depuis la rencontre d'une autostoppeuse sur la route des vacances. Une année s'est écoulée marquée par la réception de mystérieuses cartes postales signées *L.*, ou de mails laconiques promettant parfois des retrouvailles, ou de brèves déclarations d'amour, généralement quand il ne s'y attend pas ou plus.

Les rendez-vous manqués le sont-ils par un acharnement du sort ou du fait d'un jeu pervers, cruel, nouvelle version de *La femme et le pantin* ? Rien n'est sûr dans ce récit. Les souvenirs surgissent avec difficulté, les sensations reviennent mais comme estompées, contrastant avec la description des corps ou des paysages de la Loire ou de Bretagne, minutieusement peints, ou encore celle d'une tempête historique. On pourrait alors vouloir fondre les états d'âme dans les mouvements de la nature. Rien n'est sûr. Tout est probable et improbable.

Le dernier chapitre ne dévoilera rien. Les silences des deux protagonistes, dans une ultime rencontre, s'ajoutent, et les regards se perdent. Retour alors aux premières pages du récit, à l'apparition inattendue de Lor dans la galerie de peinture et ces derniers mots d'un Alex semblant apaisé après « avoir refermé les portes de son univers » : « *Étrangement, j'ai la conviction qu'elle sait toujours où je me trouve...* ».

Laissons à la narratrice le soin de conclure, par ces lignes écrites quelques pages avant la fin :

« *Arrivée en ce point, au lecteur, je ne peux livrer que ce que je sais. Si j'allais plus loin, si je m'y aventurais seule ou accompagnée de son ombre à elle, si je laissais l'écriture me conduire, j'aborderais un territoire que je devine assez grand pour devenir le sujet d'un autre récit.* »

Pouvons-nous, lecteurs, y voir une promesse ?

Marie Jo Freixe

Elle, au loin, 14,00 €

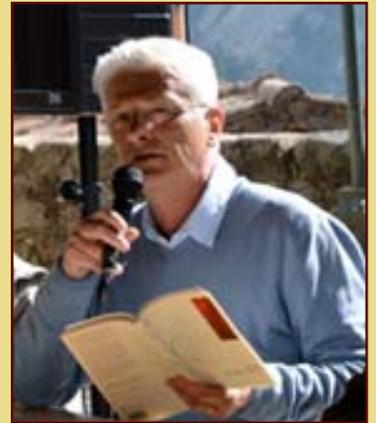
Lire des extraits



Marie-Hélène Bahain, Voix du Basilic 2015



Patricia Cotttron-Daubigné, Voix du Basilic 2015



Michel Séonnet, Voix du Basilic 2013



Jeanne Bastide, Voix du Basilic 2013



Raphaël Monticelli, Voix du Basilic 2015



Françoise Oriot, Voix du Basilic 2016



Jean Princivalle et Patrick Barrer, Voix du Basilic 2016

AGENDA DES AMIS

NICE - BMVR

Rencontre / lecture avec **Jeanne Bastide** autour de son livre *Un déjeuner de soleil* (parution septembre 2020) vendredi **2 octobre 2020** à 17h

MOUANS-SARTOUX - Festival du livre

Rencontres/Lecture et stand de **L'Amourier** avec de nombreux auteurs ven. **2**, sam. **3**, dim. **4 octobre 2020**

TOULOUSE - Périphéries du Marché de la poésie

Rencontres/Lectures avec **Alain Freixe, Florence Pazzottu, Florentine Rey et Paul Sanda** lundi **5 octobre 2020** à la Cave Poésie de S. Pey

PARIS - Marché de la poésie

Place Saint-Sulpice
Nombreux auteurs sur notre stand du mercredi **21** au dimanche **25 octobre 2020**

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par **L'AAA** dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli,
Françoise Oriot, Michel Séonnet et Benjamin Taïeb.

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 – COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *l'amour des livres*

Ainsi fut cette saison: chaque jour a apporté sa brassée de poèmes. Par courriel, par les réseaux sociaux, facebook, messenger, instagram, twitter. Comment aurions-nous fait sans? Des amis proches, d'autres inconnus. Ils écrivent. Lisent. Font de petites vidéos. Moins d'une minute de poésie par Thierry Renard, tous les jours, accompagné à la guitare par sa fille Carla. Vidéos de Patrick Quillier. Défis poétiques de toutes sortes par le groupe de *Le Recours au poème*. Échos du groupe *Liber Libra*. Envois de Patrick Joquel.

Les écoles étaient fermées, mais les poèmes circulaient entre les élèves, les maîtres et maîtresses, les parents. On a lu, on a écrit: en famille. On lit et on écoute sur le site de l'académie de Nice les textes de la **maternelle Leï Bigarradeï de Vence**.

Et chaque jour, Jacques Fournier, a fait sa livraison de « Poèmes pour tenir le coup », tandis que de Coaraze, *Village en poésie*, l'information municipale envoyée chaque jour à tous les villageois par Alain Ribière propose des poèmes de tous horizons.

Des amis italiens se réunissent – je ne sais si virtuellement ou physiquement – chaque jour autour des éditions Colophonarte, à Belluno, au pied des Dolomites, pour envoyer deux ou trois poèmes à leurs correspondants. Je suppose que bien d'autres groupes, dans bien d'autres pays ont fait – continuent à faire la même chose.

Certains nous y avaient habitués. Lorsque, au petit matin, on ne recevait pas le poème de Michaël Glück, la journée partait mal. Depuis, l'habitude s'est répandue. Et nous nous sommes – un peu – protégés dans ce cocon.

Et le poème venu d'un réseau est partagé sur un autre. La poésie a fait boue de neige en ce printemps 2020. L'adhérent d'une association envoie à tous ses associés un poème qu'il vient de recevoir et qui l'a particulièrement ému. Traductions d'Ungaretti, Saba, Emily Dickinson, Celan, Pessoa... Et des poèmes de Salah Stétié et de Luis Sepulveda.

La voix d'Emily Dickinson:

*A word is dead
When it is said,
Some say.
I say it just
Begins to live
That day.*

Un mot est mort / dès qu'il est dit / dit-on. / Moi je dis / qu'il commence à vivre / ce jour là

Saisis au vol, les mots de Dominique Ottavi:

*Jeu des mots
Poussières d'un jour
Longtemps volent dans le vent
Les larmes d'hier.*

Ou ceux-ci, de Michaël Glück:

*les journaux du matin
déposent
sur mes cordes vocales
les vieux goudrons du monde
j'ai la voix grave du bitume
J'ai la voix grave du bitume.*